



SOUVENIR DE VILLÉGIATURE

A M^{lle} URSULE P..., CHICAGO

Placé le long de la rivière,
Surplombé par un soleil blanc,
Qui transvase sur la matière
Toute la chaleur de son flanc,

Existe le mignon village
Où les mortels—heureux séjour—
Ne sentent pas l'effet de l'âge :
La joie y règne chaque jour.

C'est au versant d'une colline
Qu'il s'échelonne, gracieux ;
Et sur le plus haut point domine
L'église roide sous les ci-ux.

Puis autour est une bordure
De maisons belles de blancheur.
Perles mises dans la verdure,
Véritables nids de fraîcheur.

Jamais, jamais le bruit des villes
Ne vient troubler les chants d'oiseaux.
Ici s'arrêtent les voix viles
Aux entours de ces frais berceaux.

Ce lieu béni c'est ta patrie,
A lui tu donnes tes amours.
J'ai vu cette terre chérie,
Ma foi, je l'aimerais toujours.

LES COMBATS D'ANIMAUX

UN DUEL ÉTRANGE

Il y a de cela de longues années déjà ; mais le souvenir de ce combat est resté gravé dans ma mémoire de voyageur et je ne résiste pas à l'envie d'en retracer ici les phases mouvementées.

J'étais à la Louisiane.

Un matin, je me livrais au calme délassement de la pêche à la ligne dans les ondes transparentes du Têche, non loin du point où ce cours d'eau se jette dans l'Atchafalaya, à quelque trente kilomètres de la baie du même nom.

Bien abrité du soleil par la robuste frondaison d'un grand chêne, j'attendais, avec l'inaltérable patience que doit professer tout coureur d'aventures digne de ce nom, que quelque spécimen de la gent poissonnière vint s'enfermer à mon hameçon.

Je jouissais bien à tort d'une douce quiétude, car un grognement formidable retentit tout à coup à peu de distance. Je lâchai ma ligne, m'abritai en toute hâte derrière le tronc de mon chêne, prêt à gravir, en cas de danger, son écorce chenue, et je vis...

Voilà ce que je vis :

Un ours noir de petite taille, la gueule ouverte, les yeux sanglants, était en arrêt devant un ennemi, invisible pour moi, mais qui devait venir des bords mêmes de la vivière.

Quel pouvait être cet ennemi capable de causer à maître Martin une telle fureur ? J'étais curieux de le savoir... et ma curiosité fut bientôt satisfaite. Du milieu des hautes broussailles je vis émerger la gueule terrible d'un crocodile. Cet alligator mesurait pour le moins cinq mètres de longueur. Lentement il s'avança vers l'ours.

Assister à une lutte entre de si dissemblables adversaires, voilà qui valait bien, en vérité, de voir ma partie de pêche fort compromise.

Je l'avouerai, j'étais littéralement stupéfait... et je crains bien que le lecteur ait quelque peine à

ajouter foi à la réalité de ce combat monstrueux que j'ai pourtant vu, *de mes yeux vu*. S'il s'agissait de bisons furieux, de fauves entre eux ou tout simplement d'humains dont l'humeur batailleuse, sur tous les points du globe, n'est que trop connue je n'aurais pas besoin de précaution oratoire pour obtenir créance. Mais un ours se mesurer avec un alligator ! voilà qui prouve, certes, que

“ Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ! ”

Les deux ennemis demeurèrent immobiles une longue minute, face à face, à s'observer. Le crocodile battant de sa terrible queue squameuse de la plus menaçante façon. Maître Martin roulait sa grosse tête, l'air fort indécis et quelque peu inquiet. Par où, en effet, pourrait-il attaquer un adversaire aussi formidablement cuirassé d'écailles ?

Son hésitation, cependant, fut de courte durée. Se dressant brusquement, il se rua sur le monstre des eaux. Celui-ci, se retournant à demi, l'accueillit d'un solide coup de queue sur le museau qui força l'ours à battre en retraite en poussant un cri de douleur.

Trois fois le plantigrade revint à la charge, trois fois il dut bondir en arrière, la tête ensanglantée. Comprenant sans doute que, dans un duel aussi étrange, ses moyens ordinaires de combat n'étaient plus de mise, il se décida à jouer, non au plus fort, mais au plus fin. Il déploya, dans sa quatrième attaque, une habileté et une ruse dont je n'aurais jamais cru capable ce lourd animal.

Trompant le crocodile par une feinte suivie d'un rapide saut de côté, il évita à demi le coup de queue, se trouva sur les flancs de la bête aquatique et, avant que celle-ci eût eu le temps de faire un



L'ours lui saisit l'une des pattes.

demi tour à droite afin de se retrouver en position de défense, l'ours lui saisit à pleine gueule des pattes de devant, puis, d'un brusque effort, retourna l'alligator sur le dos.

La situation de l'hôte des rivières était dès lors désespérée. On sait, en effet, que l'impenétrable cuirasse d'écailles qui défend son dos, sa queue et ses membres, offre, sous le ventre, une solution de continuité... des plus périlleuses dans le cas présent.

Il fit, pour se remettre en position normale, des efforts prodigieux que maître Martin sut rendre vains en pressant son ennemi contre terre de tout son poids, et auxquels il crut devoir mettre un terme en déchirant à belles dents la gorge de son antagoniste vaincu.

Mais il comptait sans l'agonie de l'amphibie. Le crocodile, mortellement blessé, se tordit avec une telle puissance de muscles qu'il entraîna l'ours — qui ne lâchait toujours pas prise — jusqu'au bord de la berge à pic du Têche. Une suprême convulsion fit rouler vainqueur et vaincu dans le fleuve.

Haletant, tremblant, car ce terrible combat m'avait impressionné au delà de tout ce que je pourrais dire, je courus à la rive et me penchai vers le fleuve.

Je vis l'ours se débattre dans les eaux profondes pour regagner la terre ferme.

Je sautais sur ma carabine pour m'opposer à ce dessein, dans l'intérêt de ma propre conversation, lorsque j'aperçus un nouvel alligator fendant les eaux, droit à la rencontre du plantigrade naufragé.

Je demeurai attentif, m'attendant à un nouveau combat, naval cette fois.

Il eut lieu, en effet, mais fut de courte durée. L'ours n'étant plus dans son élément fut blessé à mort en moins d'une minute et coula à pic.

J'en conclus très philosophiquement que chacun est maître sur son terrain.

REMOND PEAL.

LES CHARS ELECTRIQUES A OTTAWA

J'ai lu dernièrement, dans je ne sais plus quel journal, qu'une compagnie se formait à Montréal, dans le but d'y établir un service de chars électriques comme ceux qu'Ottawa possède aujourd'hui. Sous tous les rapports, ces chars sont préférables à ceux que tirent les chevaux.

Depuis les derniers jours de juin 1891, la compagnie des chars électriques d'Ottawa a placé dans nos principales rues, d'un bout à l'autre de la ville, à mesure qu'elle les recevait des ateliers, un certain nombre de chars.

Tous ceux qui se sont servis de cette voie en sont enchantés ; l'on y est moins secoué ou ballotté que dans les chars traînés par les chevaux ; les sièges sont plus moelleux et le service plus rapide. Le passant ne peut réprimer un geste d'admiration en voyant ces chars se mouvoir avec tant de facilité et de rapidité sans efforts apparents.

Les chars sont continuellement remplis tout le jour, mais le soir, c'est encore pis ; il y a des passagers debout à l'intérieur et à l'arrière. C'est que beaucoup de monde se récréent de cette manière, se faisant transporter à un bout de la ville et ramener à leur point de départ. Les chars alors sont trop pleins, c'est là le seul inconvénient que j'y trouve.

De tous ceux qui remplissent ainsi les convois, chaque soir, bien peu descendent au terminus pour faire une courte promenade aux environs, presque tous gardent leur siège pour revenir tout de suite à la ville.

Il est une manière de passer agréablement la soirée et respirer l'air frais et pur de la campagne, que je voudrais indiquer à ceux qui travaillent tout le jour dans nos bureaux, nos magasins et nos ateliers.

Nous avions convenu, un mien ami et moi, d'aller ensemble, le soir après souper, par le train électrique de la rue Bank, jusqu'au terrain de l'exposition et de pousser à pied, soit jusqu'au pont Billings, soit le long de la rivière Rideau, qui coule tout près du terminus de cette voie.

La soirée était belle, nous primes nos places et partîmes. Le trajet, surtout depuis Stewarton, aux limites de la cité, jusqu'au terrain de l'exposition, sur la rue Bank, est rapide, car il n'y a plus de rues et conséquemment plus d'arrêts.

Le char est plein ; les dames et les demoiselles ne sont pas la minorité parmi les passagers, et nous pouvons, tout en goûtant avec plaisir notre petit voyage, réjouir nos yeux en les arrêtant sur de gais et jolis minois.

Bientôt le char arrête, et nous sommes arrivés. Un soupir nous échappe inconsciemment, car nous avons trouvé la route bien courte grâce à l'électricité... aux minois.

Nous descendons. Mon compagnon allume sa pipe, moi une cigarette, et nous allons sur la route poudrée, lentement, causant et admirant les beautés du lieu. Je remarque plusieurs personnes qui, comme nous, ont eu l'idée de venir prendre le frais et se délasser un peu, après le labeur et la chaleur d'une journée tropicale. Qu'il fait bon ! l'air est si frais et pur ! l'air de la campagne que je respire avec délices.

Nous allons jusqu'au village de Billings, où nous trouvons les villageois aux portes et les enfants jouant dans l'herbe sur le bord du chemin, le tout formant une scène calme, paisible et rafraîchissante.

Mais il se fait tard, les ombres du soir deviennent plus épaisses, allons, rebroussons chemin. Un quart d'heure plus tard nous étions assis dans un char électrique qui nous ramenait à Ottawa, à deux pas de chez moi.

N. DURAND.